

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article566>

Echos de la grande guerre

- Revue N°48 -

Date de mise en ligne : jeudi 23 septembre 2010

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

- Les soeurs de Saint-Charles dans la tourmente.

Au moment de la mobilisation et dans les premiers jours de la guerre, l'hôpital de Sainte-Ménéhould reçut beaucoup de malades et des soldats victimes d'accidents. L'autorité militaire disposait du service civil ainsi que des dortoirs des orphelins, orphelines et vieillards femmes. Il y eut alors en permanence de cent à cent douze malades ou blessés.

Tous les soldats décédés dans les trains sanitaires de passage étaient transportés à l'hôpital. La chambre mortuaire étant insuffisante pour contenir tous les cadavres, on fut obligé de les laisser dans la cour, sur deux voitures aménagées à cet usage ; les Soeurs devaient se contenter de les recouvrir d'un drap funèbre.

Les orphelins furent hospitalisés dans une maison bourgeoise voisine de l'hôpital et les garçons installés dans un préau qui leur servait de réfectoire et de dortoir. Vers le 15 août, la fièvre typhoïde se déclara parmi les enfants ; vingt-quatre furent atteints. Six soeurs durent également s'aliter, de sorte qu'il n'en restait que trois pour soigner tout le monde.

Sainte-Ménéhould connut l'occupation pendant dix jours. Les Allemands apportèrent leurs blessés ; plusieurs se montrèrent assez arrogants, d'autres plus compréhensifs. En tout cas, ce fut une joie de revoir les Français. Puis on reprit le soin de nos soldats, en neuf mois il en passa mille quatre cent trente deux à l'hôpital.

La ville fut plusieurs fois bombardée par un train blindé qui stationnait à une quinzaine de kilomètres. Soixante-seize obus tombèrent, dont quelques-uns assez près de l'hôpital. Nos avions parvinrent à détruire ce train, mais dans la suite ce furent les taubes qui lancèrent des bombes.

Ce danger permanent obligea l'administration à évacuer les vieillards et les enfants. Ces derniers furent conduits à Bois-Sainte-Marie (Saône-et-Loire) et accueillis par les soeurs de Saint-Joseph de Cluny, tandis que les vieillards étaient hospitalisés à l'Asile départemental de Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire) où Soeur Julienne Demange resta avec eux ; six seulement revinrent à, Sainte-Ménéhould.

En mars 1918, les bombardements redoublèrent et les Soeurs restèrent presque seules ; enfin, le 6 juillet, l'hôpital ayant été atteint, elles furent évacuées d'office par l'autorité militaire et passèrent quinze jours à Brachay, Haute-Marne, puis le danger conjuré, se hâtèrent de revenir à Sainte-Ménéhould.

Quelque temps après, la médaille de la Reconnaissance Française, décernée à la Supérieure avec une citation des plus élogieuses, attestait le dévouement dont les Soeurs avaient fait preuve en toute circonstance.

- Le 5 janvier 1915, un jeune garibaldien, engagé volontaire écrit à sa mère.

Chers Parents,

Me voici enfin un peu d'aplomb, et j'en profite pour vous écrire ces quelques mots.

Voici l'histoire : vous avez dû lire, du reste, sur les journaux du 7, la bataille terrible livrée par nous, le 5 janvier, dans les bois de la Courtechausse, en Argonne, combat qui nous a coûté bien cher, il est vrai, mais que nous avons gagné de haute lutte.

Dans ce combat, sur 138 hommes de ma compagnie, il en reste environ 40. Mon commandant y a trouvé la mort, ainsi que tous les sous-officiers et officiers de la compagnie. Comme je vous l'ai dit, mon secrétaire P a eu la fesse emportée par un éclat d'obus, et moi, voici mon histoire :

Le 4 janvier, à 9 heures du soir, l'on fait appeler les sergents-majors ; nous arrivons tous, et l'on nous dit d'avertir les hommes que nous partirons dans la nuit, à 2 heures du matin, pour livrer un furieux combat dans un bois, à 4 kilomètres de là. Je retourne communiquer cette note à la compagnie. Vous dire l'accueil fait à cette note est incroyable : c'est du délire. Les hommes sont fous de joie et ne cessent de chanter jusqu'au moment du départ. Je donne à chaque homme 240 cartouches et nous partons sous une pluie battante. Nous arrivons près de l'ennemi à 4 heures du matin. L'on nous donne l'ordre de faire coucher les hommes dans la boue, dans un petit ravin, jusqu'à 6 h.1/2, heure à laquelle doit commencer l'attaque.



Aussitôt que les compagnies sont en place, l'on appelle tous les sergents-majors au quartier général. Je m'y rends et là je trouve le général de division et le colonel Garibaldi qui nous dit qu'à un signal convenu, le génie doit faire sauter 800 mètres de tranchées allemandes. Aussitôt les tranchées sautées, nous devons nous porter à la baïonnette sur le restant de l'ennemi. Le signal convenu sont des fusées qui partiront à 6h 1/2. Aussitôt reçu cet ordre, je retourne à ma compagnie, dans un bruit assourdissant de canons de 75. Le spectacle est féerique. Dans tous les bois d'alentour, on ne voit que des flammes : ce sont nos admirables canons de 75 qui ouvrent la danse. L'heure approche : il est 6h 25 ! Les 78 s'arrêtent. Le moment est solennel : 6 h 30 exactement. Voilà les fusées !

Pan ! Je me tourne à droite et je vois dans les airs des pierres, des troncs d'arbres, des fusils, des bras, des jambes, des têtes ; face à moi, à gauche, même spectacle. L'on se croirait au Châtelet, en train de voir l'une de ces pièces à grand spectacle. Ce sont les Boches qui viennent de sauter, et toute la première tranchée allemande. Le clairon sonne la charge ; je m'élançai à la tête de ma section, sabre et revolver au poing ; nous voici en face de la tranchée sautée, et j'aperçois, auprès d'une mitrailleuse intacte, un officier boche blessé qui va faire fonctionner cet engin de mort. L'instant est critique : il faut que cet homme meure, ou nous sommes fichus. En une seconde, je me recueille et je pense à vous tous et à notre chère France pour laquelle je sacrifie mon sang, et je dis à ma section : « En avant ! c'est pour la France ! » Je m'élançai, je trébuchai contre un cadavre des nôtres. La mitrailleuse commence son oeuvre. Je me relève et je ne fais qu'un bond. Victoire ! J'ai réussi à brûler la cervelle de l'assassin allemand !... Seul avec mes hommes, nous faisons 109 prisonniers et nous prenons trois mitrailleuses.

Je donne l'ordre à quelques hommes de rester là, et me voilà parti avec les prisonniers que je conduis au général qui vient au devant de moi les mains tendues. Je lui dis : « Mon général, voici les étrennes de la 2^e section de la 2^e compagnie des Garibaldiens. » Il me dit merci et m'embrasse affectueusement en me disant : « Retourne à ton poste. » Je retourne à mon poste et là, je dis : « En avant pour la quatrième tranchée allemande ! » Mes hommes me suivent tous ; pas un ne recule. Mais au moment où nous allons nous porter à la baïonnette, j'entends un bruit formidable et je me sens soulevé dans les airs. Quelques instants après, je reviens à moi. C'étaient les Boches qui venaient de faire sauter la tranchée. L'on me transporte au poste de secours et je constate que je n'ai rien, mais seulement des courbatures. L'on m'évacue et, à présent, je suis heureux comme un roi. Je suis à Royat, à l'hôpital, où nous sommes gâtés par les infirmiers qui sont des prêtres. Dans quelques jours, j'espère retourner au front continuer.

- Sous la mitraille, on a encore le coeur à rimer.

N'est-elle pas savoureuse, cette définition du poilu ?

LETTRE D'UN MARQUIS A SON EPOUSE

Qu'est-ce donc qu'un poilu ? demandez-vous, Marquise.
En voici le portrait dans une forme exquise :
Ce n'est qu'un tas de glaise en quête de Crésyl,
Ayant un sac au dos, dans la main un fusil.
Ea vous a constamment la bouffarde à la gueule,
C'est vêtu comme un ours et pourtant pas bégueule.
Mais c'est si délicat, savourant bien son jus,
Que ça se fait porter au bal en autobus.
Ea mange, on ne sait quand !... il attend sa marmite
C'est fier comme un vidame et pur comme un ermite
C'est informe, innommable et souvent plein de poux
C'est un Poilu, Marquise Et c'est là votre époux !...

Linfirm-Hier

- **Et puis il y a ce petit poème** du Lieutenant Kotrowitzky Guillaume dit Apollinaire, du 96^eR.I., né le 26/08/1880 à Rome, classe 1900, et décédé à Paris 7^ele 9/11/1918, des suites de ses blessures de guerre.

"Mais où sont les amours
Que la Grande Guerre a fauchées
Jetant les fusils lourds
Dans les flaques de boue et les barbelés.
Où sont les noms des camarades
Ouverts en deux par les grenades.
Qui demain les reconnaîtra
Sur ces bouts de bois taillés en croix ?

Même les poètes, tu vois, font la guerre,
Moi je suis le soldat Apollinaire."